

...et si nous retournions en Oranie !

II. — LA COLONIE DE VACANCES ORANAISE DE VERRIÈRES

Ce second chapitre sera réservé aux joyeux ébats, à des époques différentes, des "p'tits colons" de chez nous, les enfants de Verrières, ainsi qu'on les désigne. Je dis bien à des époques différentes; et même si le cadre n'était pas le même, l'esprit était celui du début, à vrai dire de toujours. Il sera aussi réservé à des patronymes qui réveilleront bien des souvenirs, et aussi des regrets, en provoquant peut-être quelques larmes... Il sera enfin réservé au crépuscule de la colonie... Après celui, hélas! de la petite patrie.

Mais, pour commencer, "EN UN CLIN D'ŒIL... VIVONS VERRIÈRES", Verrières d'une belle, très belle époque, que nous allons écouter :

« De bon matin, la flûte sonne, sautons gaiement à bas du lit. Qui donc a la flemme ? Personne. Nous avons tous fort bien dormi. » Point de cloche barbare, écrit Edouard Freynet, point de clairons tonitrueux ni de roulements tambours... Notre réveil s'opère en douceur : rustique pipeau, gazouillis fifrés... Mélodieuse harmonie de la flûte savante et même, dans les grands jours de fête, puissance de l'harmonium. Et déjà la ruche bourdonne... Sur le ballon qui vole, on voit les coups pleuvoir; tant pis pour les guibolles qui peuvent en recevoir. Poésie simpliste dira-t-on. Pas du tout, c'est là le langage du cœur auquel tout enfant est sensible.

Jeux de ballon! Mais aussi "drapeau" et surtout "boucliers", nul ne saurait nier, dira encore le cher grand patron de la colonie, l'intérêt des "Grands jeux" d'ensemble, organisés, réglementés, arbitrés, car le jeu est la fonction de l'enfant. C'est sa vie. L'enfant a besoin de jouer comme il a besoin de respirer. Mais écoutons toujours celui que les anciens, dispersés çà et là à travers l'Hexagone, appellent depuis tant d'années le Père.

« Mais l'éducateur doit se garder d'oublier les "petits jeux" de l'enfant, son libre jeu, spontané et souvent créateur. C'est sa joie et sa fierté. Voyez briller le regard du petit artiste qui tend à votre admiration, de ses mains tremblantes, son bateau taillé dans l'écorce, la canne sculptée, la statue minutieusement modelée, le tableau du primitif au charme si touchant. Son œuvre... son "chef-d'œuvre..."

« Le soir on va dans la campagne
« A travers les bois, les chemins,
« On escalade la montagne,
« Et la brise qui passe,
« Et le souffle des vents
« Emportent dans l'espace
« Les lambeaux de nos chants. »

La découverte du pays est aussi un jeu passionnant. Ses grasses prairies, ses bois profonds, ses sources vives, ses vergers accueillants, ses aîrelles, ses cerisiers trop lourdement chargés, ses fraises, ses framboises, ses mûres sont autant de merveilles inconnues pour nos Oranais.

Et nos chants accompagnent ces promenades, ces découvertes, ces dégustations.

Chanter... Mais nous chantons du matin au soir à Verrières. Chanter, mais c'est notre plus beau langage, l'expression la plus pure de notre joie, de notre paix, de nos ivresses.

Chanter... mais nous avons accroché "les lambeaux de nos chants" à tous les clochers, à tous les toits des palais et des chaumières, à toutes les branches des arbres, à toutes les pierres du sentier.

Oui... Le Verrérien chante et chantera toujours Verrières :

« C'est qu'à haut sur la montagne
« Dans l'air pur, en pleine campagne,
« On boulotte si bien qu'on gagne
« Chacun deux kilos par mois... »

Mais le chant ne saurait faire oublier les plaisirs, les délices de la table. Jeux, promenades... et même chants donnent de l'appétit. La bonne nourriture est un des facteurs essentiels du bon état d'esprit d'une collectivité. A Verrières, chaque jour, on se délecte de la bonne chère.

Et pourtant on se dépense sans compter. Le Verrérien est en perpétuel mouvement. Il a soif de voir et de savoir. Les belles promenades ne lui suffisent plus. Il rêve d'excursions.

A pied, en train, en autocars "pullman" c'est la visite passionnée des grands centres de la région et d'ailleurs. Nous ne pouvons ici que citer des noms. Ils parleront par eux-mêmes : Monistrol-sur-Loire, Saint-Bonnet-le-Château, La Louvesc et sa colonie oranaise, notre "Rivale", Le Château de Polignac, Le Puy-en-Velay avec sa colossale statue de bronze construite avec les canons pris à Sébastopol, Notre-Dame de France, Pradelles, fief de la colonie des "Petits Mostaganémois à la montagne". Mende, Rodez, et, en 1958, Toulouse et Lourdes, en l'année anniversaire des apparitions. La Chaise-Dieu, etc.

Et notre liste est par trop incomplète. En quinze ans, la colonie a multiplié ses excursions, à la découverte du beau pays de France :

« Hélas ! sur la terre
« Tout a une fin.
« La journée dernière
« Arrive à grand train. »

Cette "journée dernière" se terminera comme toutes les autres journées de la colonie, par notre "Caillou".

Braves gens qui lisez ces lignes, oyez... oyez... tous.

Le "Caillou" est une institution spécifiquement de Verrières. Pour un Verrérien, le "Caillou" est chose sacrée. Mais en quoi consiste ce mystérieux "Caillou" ?

Voici : les Grecs et les Romains de l'Antiquité avaient coutume de marquer la valeur morale de la journée d'un symbolique petit caillou qu'ils allaient cueillir sur les grèves ou les rives des cours d'eau. Ils choisissaient le caillou très blanc si leur conscience, après un rigoureux examen, leur laissait estimer leur journée excellente, mais gris et même noir si quelque mauvaise action l'avait obscurcie ou tachée.

A Verrières, chaque soir, le directeur retrace la vie de la journée, en fait le bilan et pose la traditionnelle question :

Cette journée est à marquer d'un Caillou ?...

Archi-Blanc..., répondent en un cri perçant, vrai, sincère, joyeux tous ceux qui ont eu le bonheur de la vivre, car toutes nos journées de colonie sont, en effet, à marquer d'un "Caillou Archi-Blanc" :

« A Verrières l'on s'aime.
« Ensemble on est heureux
« Et la peine est extrême
« Au moment des adieux.
« Ce sont de petits frères
« Qui, lorsqu'ils quitteront
« Le pays de Verrières,
« Jamais ne s'oublieront. »

1961-1962

LA COLONIE A SAINT-AMANT ROCHE-SAVINE (Puy-de-Dôme)

1958.. On approche de la fin du bail de Viverols.

Doit-on le renouveler ?

Doit-on voir mieux et plus grand encore ?

Malgré les premiers troubles d'Algérie, le président-directeur Edouard Freynet manifeste, une fois de plus, sa pleine confiance dans l'avenir de son œuvre. Il songe à lui donner, désormais, des assises définitives encore plus confortables.

Et voici que la Providence lui permet d'acquérir — mais à titre personnel — une très belle propriété privée située à Saint-Amant-Roche-Savine, toujours dans le Puy-de-Dôme, tout près d'Ambert, à quelque vingt-cinq kilomètres de Viverols.

Cette propriété était composée d'en ensemble d'immeubles, construits en pierres, couverts en tuiles, qui formait avec ses dépendances : cour d'honneur, jardins, bosquet, verger, potager, etc., un vrai petit château d'une contenance de près d'un hectare. Il sera, d'ailleurs, immédiatement baptisé : "Castel Henri IV".

Les dispositions de ses importantes constructions et les vastes étendues de ses terres vont permettre de judicieux aménagements. Les travaux dureront plus d'un an. Et, en juillet 1961, la belle colonie oranaise, la quatorzième, prendra posses-

sion de son nouveau domaine et pourra jouir de cinq spacieux dortoirs totalisant cent lits, et dotés d'une parfaite installation de lavabos et de sanitaires; de quinze loges de douches avec chauffage au gaz; d'une superbe salle à manger, très décorative, qui pourra recevoir cent vingt convives; d'une salle de conférences de deux cents places; d'une vaste cuisine avec ses deux cuisinières à gaz toutes neuves; d'une infirmerie avec salle de repos et logement de l'infirmière; de deux appartements particuliers; d'une immense cour de jeux; de jardins d'agrément, d'un joli bosquet, d'un verger, d'un potager, etc., d'un mobilier et d'un matériel impeccable.

L'ensemble des achats et travaux effectués nécessitèrent la coquette somme d'environ dix millions de francs. Mais le président-directeur, qui en avait minutieusement étudié les prévisions, était heureux d'avoir pu, enfin, donner à sa chère colonie ce dont il rêvait pour elle depuis des années.

Evidemment, tout ne fut pas payé sur-le-champ. Mais la confiance régnait. Tout se passa fort normalement.

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Mais les graves événements d'Algérie menaçaient de plus en plus de mettre un terme au splendide essor de cette œuvre magnifique, au moment où son triomphe est assuré. Le cœur déchiré, M. Freynet, dans un suprême effort, va tout tenter pour organiser sa quinzième colonie.

Les inscriptions affluent, mais les difficultés s'accroissent.

L'exode vers la mère patrie interdit à tout groupement important un départ par avion. Il ne faut plus y songer pour la colonie. Les avions sont pris d'assaut par la multitude des "rapatriés". Des familles entières n'hésitent pas à passer plusieurs nuits à la belle étoile sur le terrain d'envol de La Sénia, dans l'espoir, souvent illusoire, de pouvoir mieux être désignées pour prendre place dans un appareil en partance.

Qu'importe... En désespoir de cause, on reviendra, cette année exceptionnellement, aux transports par mer.

Après de nombreuses interventions et... supplications auprès du nouvel I.G.A.M.E, qui fait fonction de préfet d'Oran, et des compagnies de navigation, après quatre modifications successives de la date du départ, le 10 juin 1962, avec dix heures de retard sur l'horaire prévu, quatre-vingt-quinze enfants d'Oranie s'embarquaient sur le paquebot "Ville-d'Alger" en partance pour Marseille.

Tout le personnel féminin de la colonie est à bord.

M. Freynet, lui aussi, est à bord. Mais il y est... seul. Aucun moniteur ne l'accompagne. L'O.A.S. les a débarqués. Ils ont, tous, dû abandonner le navire.

En raison de leur âge, entre 18 et 20 ans, l'O.A.S. estime qu'ils peuvent être appelés à servir dans ses rangs et à se battre à ses côtés.

La situation apparaît tragique.

Après une dramatique et ultime intervention téléphonique du président-directeur auprès de l'I.G.A.M.E., celui-ci se laisse convaincre et consent à ce que les moniteurs gagnent immédiatement le terrain d'aviation de La Sénia, où ils seront admis dans le premier avion pour Marseille. La colonie les retrouvera à son débarquement sur la terre française le lendemain soir.

Le président-directeur s'était fixé comme un devoir sacré d'arracher le plus d'enfants possible aux angoisses et aux dangers qui allaient s'aggraver d'heure en heure sur l'Algérie. Il était heureux et fier d'y être parvenu.

La quinzième et dernière colonie oranaise de Verrières se termina le 3 septembre 1962. Elle avait duré près de trois mois, exactement 85 jours. Mais sur les quatre-vingt-quinze enfants embarqués le 10 juin sur le "Ville-d'Alger", treize seulement devaient rejoindre la terre algérienne où leurs familles résidaient encore. La grande majorité d'entre eux devaient retrouver leurs parents en Avignon, ville qui avait été choisie pour la dislocation de la colonie. Quelques isolés, cependant, revinrent au Castel Henri-IV, où leurs familles vinrent les reprendre, un par un, courant septembre.

VERRIÈRES 1962 AVAIT VÉCU

Mais que va devenir le joli Castel Henri-IV? Et ses ravissantes installations? Les efforts déployés depuis tant d'années vont-ils se perdre à jamais? Tout va-t-il disparaître?

Certainement pas.

Le petit château et ses magnifiques agencements doivent continuer à "servir" au parfait épanouissement des jeunes.

L'Amicale des Anciens de Verrières, qui en est toujours locataire, va les sous-louer pendant les grandes vacances, et même celles de Pâques, à deux autres colonies de la métropole.

Son président, Edouard Freynet, désormais "rapatrié" et qui habite maintenant l'appartement qu'il s'est réservé dans l'immeuble, veillera avec un soin jaloux à la bonne exécution des contrats. Ces sous-locations permettront le parfait entretien de l'ensemble des biens loués et même un léger amortissement des dettes de l'Amicale qui, hélas! ne sont pas toutes soldées.

Mais ces dettes seront toutes entièrement payées en juin 1965, lors de la vente par M. Freynet de l'ensemble de sa propriété à la commune de Valenton, du canton de Villeneuve-Saint-Georges, près de Paris, qui a formé le projet d'y installer sa propre colonie de vacances.

Il eut été difficile, en effet, à cette municipalité, en quête d'une telle acquisition, de trouver site plus agréable, maison mieux agencée et installations plus parfaites pour sa colonie de vacances. Elle acheta, évidemment, installations, matériel et mobilier à l'Amicale des Anciens de Verrières, qui put ainsi régler définitivement toutes ses dettes.

L'acte fut signé le 11 juin 1965 et la nouvelle colonie de Valenton s'installa au Castel Henri-IV au mois de juillet suivant.



Après ces souvenirs, trop succints à mon gré, je pense que les anciens de Verrières encore de ce monde, de même que les bienfaiteurs de cette fort belle œuvre essuieront plus d'une larme, en même temps qu'ils remercieront le Créateur de leur avoir permis d'évoquer les jours heureux d'un certain passé. J'en sais aussi qui penseront en même temps au pays perdu, et il me semble entendre des réflexions qui n'ont pas leur place dans le cadre de cette chronique, mais que je comprends, parce qu'elles sont chaque jour les miennes. Après ces souvenirs..., sans doute anciens, tous diront une prière à l'intention des disparus. La colonie de Verrières a été fondée en 1937, et nous sommes en 1981; on peut alors mesurer combien depuis ont rejoint la Maison du Père. A titre de simple information, voici une liste, certes bien incomplète, de ceux qui eurent le bonheur, car c'en était vraiment à une certaine époque, de vivre au contact de la nature de ce qui était alors la Douce France, car aujourd'hui...

Mais passons et penchons-nous sur des noms: Lucien Sanchez, Emile Sanchez, un ancien, père de Francis et Hubert qui, bien des lustres après, devaient retrouver les traces des ébats de leur père, puis l'abbé Antoine Balzamo, que nos compatriotes vivants de Cannes à Nice et même à Menton retrouvent de temps à autre, avec joie ajouterai-je, à l'occasion de certaines cérémonies, et puis Henri Bossi, Noël Maestracci, l'abbé Michel Escamez, disparu, que sans exagération l'on peut comparer à la fois au Poverello d'Assise et au célèbre abbé Pierre des "Enfants d'Emmaüs", François Lopez, Jean-Pierre Manus, Louis Mansano, Roger Pérez, René Sellito, Roland Pérez, Robert Carmona, Guy Sionneau, Georges Vonfeld, Jean-Louis Beltra, Fernand Vignaud, et encore des Gomez, des Farrugia, des Roger Belda, des Raymond Quessada, des Paul Constantin, des Jean-Claude et Jean-Pierre Martin, des Jean-Pierre Rosa, des Pierre Martin, des Emile Serra, des Jean-Paul Sudria, des Louis Troubat, des Bernard Salado, des Marcel Lacasa et des Ramos, des Richard, des Thiriet, des Térol, des Tortet, des Tur, des Lafumat, des Mangiavacca...

O comme je désirerais qu'ils fussent nombreux à se retrouver dans cette modeste liste! Pour évoquer ensemble la mémoire d'autres anciens de la colo, les Henri Birebent, Robert Durand, Pierre Bouisset, André Gassarino, Joaquin Moya, et tant d'autres des Berkèches, de Palikao, d'Aïn-Témouchent, du Sig, de Laferrière, et de tant et tant d'autres encore..., avec une pensée toute particulière à l'endroit du père de Manuel Sotto qui vint à Verrières en 1956, assassiné dans son champ de travail par les "braves" que l'on sait. Au fur et à mesure que je parcours les "Echos de Verrières" qui m'ont permis de donner un peu plus de lumière, de relief au récit d'Edouard Freynet, pourtant plus "écrivain" que votre serviteur, je retrouve d'autres patronymes de chez nous, Forestier, Bouteiller, le Père Besson, du grand séminaire d'Oran, de Mlle Mathieu, sœur des Pères Jean et Bernard, ce dernier de la colo de La Louvesc.

Une paranthèse ici pour vous conter une riche, très noble anecdote datant de ... 1951, hier encore, hier lorsqu'on évoque le pays perdu: une messe célébrée à bord du "Ville-d'Oran" par

les deux frères précités, à l'occasion du retour des deux colonies de vacances que le hasard a rassemblées à Marseille, messe célébrée aux interventions des parents de ces deux prêtres; manifestation d'amour qui devait se poursuivre à Oran, à l'occasion de leurs noces de diamant, entourés de leurs enfants, prêtres et religieuses. Puisse la lecture de ces "Lointains échos de Verrières", écrira l'ami Freynet, "distraire et plaire" et, ajouterai-je, permettre à beaucoup d'évoquer des souvenirs des jours heureux, car tous ces échos, qu'il n'est malheureusement pas possible de transcrire dans notre bulletin d'amitié, et je le regrette profondément, ont été pensés, "écrits pour apporter à tous les anciens de Lyon et d'Oran (1903-1911), à ceux d'un autre lointain passé, ainsi qu'aux jeunes anciens de ces dernières années, le souffle vivant de l'âme de Verrières". Que le lecteur ne trouve aucune emphase dans ces réflexions: il s'agissait vraiment, croyez-le, d'une grande et noble œuvre sociale qui, pour son fondateur, son épouse et ses enfants fut un véritable chant d'amour à l'endroit de l'enfance: "Un beau rêve d'amour", selon l'expression de l'ami Freynet. Un beau rêve d'amour qu'un certain... vent de l'histoire, provoqué par l'appétit du pouvoir de politiciens, a transformé en drame. Car depuis, quoi qu'on en dise ou en pense, ce drame continue sur une grande échelle, en affectant tout un peuple.



Pour mettre un terme à cette longue évocation d'une œuvre fort riche d'une noblesse de cœur certaine, qui prouve une fois encore que pour si occupé qu'un homme puisse être il peut, s'il le veut, trouver toujours du temps pour faire du bien. J'aurais désiré citer dans ces pages toutes les bonnes volontés qui, chez nous en particulier, ont encouragé Edouard Freynet dans son œuvre, son sacerdoce devrais-je écrire, mais il faudrait des pages et des pages... J'en ai lu la liste, et j'ai plaisir à dire qu'il s'agit d'un véritable "tableau d'honneur", selon son expression, dont l'énumération aurait réjoui et surpris, et aussi peiné le cœur de nombreux de nos compatriotes d'Oran et de sa province, dont beaucoup ont pris le chemin des voûtes éternelles... Enfin, on m'a demandé si "M. Freynet avait été récompensé pour son action". Mon ami me pardonnera si je dis que par décret du 10 août 1957, je précise bien 1957, il a été promu chevalier... du Mérite social. J'ajouterai que rapatrié en 1962 dans le Puy-de-Dôme, il a été, sur sa demande, nommé au lycée d'Ambert, en qualité de professeur d'anglais (classe de 6^e, 3^e et seconde). Mais en raison de la rudesse du climat il a, en 1965, planté sa gaitoune à Sainte-Foy-la-Grande, cité girondine "aux Beaux Rivages et aux Vieilles Pierres", qui héberge un certain nombre de nos compatriotes d'Oranie, entre autres un autre vieil ami qui fut maire de Laferrière, Frédéric Carme. En ce lieu, Edouard Freynet reprit son professorat, mais de lettres, en classe de seconde et de rhétorique, pendant six années, au collège de Guyenne. En 1973, à l'heure de la retraite, il se penche cette fois sur le "3^e âge" et il est le cofondateur du "Club des Amis du 3^e âge de Sainte-Foy-la-Grande". Il en assurera la présidence jusqu'en 1978. Son état de santé l'obligeant à abandonner sa charge, il est nommé "président honoraire à vie" de ce club.



Mais c'est Edmond Freynet qui va mettre un point final à cette longue page puisque, à la vérité, il en est l'auteur. Mais si le traducteur n'a pas été, lui, à la page, comme il l'a pourtant désiré, ne tirez pas sur lui, amis lecteurs. La parole est donc à toi, mon cher maître et surtout ami.

LA FIN D'UN BEAU RÊVE... D'UN BEAU RÊVE D'AMOUR

«Oui. Ici s'achève un très beau "rêve" d'amour».

Ce rêve avait duré quinze ans sans interruption, et seuls, les tragiques événements d'Algérie précipitèrent sa fin.

Ce "rêve" avait exigé une mise de fonds totale de 75 millions de francs, sur lesquels l'Amicale des Anciens de Verrières avait personnellement apporté environ 30 millions de francs.

Ce "rêve", il importe de le proclamer très haut, aura procuré à plus de 1 200 enfants d'Oranie plus de 70 000 journées de grand air pur et sain de notre douce France, dans un indiscible bonheur de paix et d'exaltation juvénile.

Ce "rêve", enfin, aura permis à cette belle phalange d'enfants, parfois de très humble origine, de mieux connaître et apprécier les merveilleux trésors artistiques et littéraires de notre patrimoine français, d'ouvrir leur fraîche intelligence vers un idéal de beauté et de grandeur, d'imprégner leurs petites âmes du besoin de dévouement et du don de soi dans un harmonieux développement de tout leur être.

Mais pourquoi parler d'amour ?

Parce qu'il faut comprendre et admettre qu'une telle profusion de tendresse envers nos jeunes, de tels efforts de courage et de persévérance, ne peuvent être réalisés sans amour.

L'amour de la jeunesse, à lui seul, n'y suffirait pas. Il faut qu'il soit commandé, dirigé, soutenu par un ardent amour de Dieu.

La Colonie oranaise de Verrières était d'essence chrétienne, et ceux qui l'ont créée ou ressuscitée n'en ont eu la volonté, la possibilité et la force que dans l'amour de leur Dieu. Ils sont, certes, très fiers d'avoir triomphé de toutes les difficultés, mais ils ont la franchise et la loyauté de reconnaître que ce triomphe est un don de la grâce de Dieu.

Ce "rêve" a vécu quinze ans de tangible réalité par l'amour de la jeunesse, certes, mais aussi dans l'amour de la douce France, avec l'aide puissante de l'amour de Dieu.

Oui, vraiment, c'était un beau "rêve"...

un beau "rêve... d'amour"».

François RIOLAND.